

# Les modalités de l'exploitation capitaliste.(II)

## I. Introduction.

Nous publions ici le deuxième volet de "Modalités de l'exploitation capitaliste". Ce travail a pour but de mettre en évidence les catégories de l'économie politique correspondant au mouvement de prise de possession/modification de la reproduction humaine par le capital : soumission formelle du travail au capital (domination de l'extorsion de plus-value absolue) ; soumission réelle du travail au capital (domination de l'extorsion de plus-value relative).

Si l'existence d'un surproduit social est la condition nécessaire des modes de production fondés sur l'opposition des classes, chacun d'eux se distingue des autres dans sa façon de se l'approprier. Cela suivant la forme assumée par la division sociale du travail, c'est-à-dire selon la façon où les rapports de production gouvernent les forces productives.

Ainsi dans le mode de production fondé sur l'esclavage, le patron d'esclaves s'approprie le producteur tout entier pour s'emparer du fruit de son travail. Dans le mode de production fondé sur le servage, le producteur est indissociablement lié à la terre qu'il travaille ; il fait partie, au même titre que la semence et la charrue, des conditions de la production. Dans le MPC, le producteur, libre de sa personne, vend sa force de travail au possesseur des moyens de production et reçoit en échange l'équivalent monétaire de la valeur de sa force de travail. De plus, et surtout, le MP spécifiquement C se distingue des modes pré-capitalistes par la façon de produire le produit et le surproduit social. Il s'empare, en effet, du procès de travail dont il a hérité et le bouleverse sans cesse. L'analyse du procès de travail permet donc de déceler cette spécificité et fournit le matériau pour éclairer le degré de maturation de la structure sociale capitaliste y compris dans ses expressions politiques.

Maturation, bien évidemment, du point de vue de l'éclatement du conflit entre forces productives et rapports sociaux de production dont la forme phénoménale est la crise de surproduction.

Définir des catégories signifie savoir les repérer à l'œuvre dans le mouvement réel dont elles constituent les formes intelligibles. "Modalités de l'exploitation

capitaliste " ne peut que renvoyer, pour cette raison, à d'autres travaux - dont il constitue le matériel préparatoire - plus spécifiques, mettant en évidence l'existence d'aires géopolitiques homogènes par leur composition de capital, les mouvements de ses formes fonctionnelles, leur composition de classe et donc les formes et les rythmes prévisibles de la lutte des classes à l'intérieur d'elles.

Ce travail fournit la typologie du développement du MPC, il en fixe les étapes et en définit l'achèvement. Il ne fournit pas, par contre, le déroulement de ce processus dans les spécificités temporelles propres à chaque section du capital social.

Ainsi les deux formes de soumission du travail au capital recouvrent entièrement l'histoire du MPC et il n'est nul besoin de sortir du chapeau une troisième phase de son développement, mais il reste à dévoiler toute connexion particulière des deux formes d'extorsion de la plus-value, connexion particulière déterminée par la rotation du capital fixe, par les cycles des luttes ouvrières et par les relations entre les trois formes de fonction du capital industriel (capital productif, capital commercial et capital financier).

En effet, une composition organique donnée du capital implique, afin que l'accumulation se poursuive, une taille minimum du capital avancé et un taux de productivité du travail adéquat à la valeur du capital fixe qui doit être transférée le plus rapidement possible dans les marchandises produites et partagée entre le plus grand nombre d'elles pour ne pas alourdir leur coût de production.

Cela signifie qu'à l'intérieur d'une même branche de production pendant la soumission formelle, de toutes les branches pendant la soumission réelle, chaque capitaliste individuel doit investir et immobiliser toujours plus d'argent en capital fixe. Cela signifie que le transfert de la valeur du capital fixe aux marchandises produites doit pouvoir se faire sans interruption, surtout quand le renouvellement ou l'extension de ce dernier viennent d'avoir lieu. D'ici vient le besoin de paix sociale et de surtravail, d'intensifier et de rallonger la journée de travail conjurant le danger qu'un concurrent introduise des machines plus perfectionnées avant l'amortissement de son propre capital fixe.

Face à la lutte ouvrière pour le salaire, le capitaliste individuel se trouve coincé entre ses caisses vides et la nécessité de concéder des augmentations salariales pour que la production reprenne. Entre les deux le marché décidera : en cas de marché favorable la lutte pourra aboutir rapidement, mais plus les prévisions de vente seront pessimistes, plus la résistance patronale sera acharnée et la lutte en passe de perdre.

Une réduction de la durée de la journée de travail sera d'autant plus facilement octroyée que l'augmentation de productivité du travail liée à l'introduction de machines plus performantes permettra une intensification des rythmes de travail.

Le capital est valeur qui se valorise uniquement par la consommation de force de travail. Son unique intérêt est de pouvoir se servir de la valeur d'usage de cette marchandise particulière le plus longtemps possible et au moindre prix pour

produire des marchandises qui contiennent le maximum de travail non payé - donc de valeur non payée, en surplus par rapport à la valeur exprimée par le salaire - tout en possédant individuellement la plus petite valeur possible.

Cette plus-value est le produit spécifique de la force de travail des ouvriers employée de façon capitaliste.

Dès qu'il y a séparation des producteurs de leurs moyens de travail, c'est-à-dire dès que le travail est subsumé formellement au capital, le but de la production devient l'extorsion de la plus-value.

Cette dernière est et reste le produit du surtravail que l'ouvrier accomplit après avoir remplacé la valeur représentée par son salaire. Ses changements de forme ne modifient en rien ce fait, il n'y a pas une forme de surtravail moins pénible que l'autre, même si dans le cas de la plus-value absolue le prix du travail baisse absolument, alors que dans le cas de la plus-value relative le prix du travail peut monter.

La soumission formelle du travail au capital précède historiquement la soumission réelle et l'accompagne ensuite. Cela ne signifie pas qu'une forme d'extorsion de la plus-value exclut l'autre mais que des processus différents sont mis en œuvre pour l'obtenir qui comportent des modifications des rapports sociaux. Les formes d'extorsion indiquent la façon dont le capital domine la production, mesurent le degré de création par le capital de sa réalité spécifique, conforme à son concept.

Dans leur lutte pour la conquête de parts de marché, les capitalistes disposent de deux armes : l'introduction de nouvelles machines capables de réduire le coût de production des marchandises en augmentant la productivité du travail et la succion de travail vivant.

Ce sont les circonstances dans lesquelles se déroule cette lutte qui les font opter pour l'une ou pour l'autre arme : le niveau de la demande, le prix du capital monétaire, les mouvements de capitaux entre les différents secteurs de production, l'état des transports, le degré de difficulté pour obtenir matières premières et forces de travail.

La modernisation des machines n'exclut pas la prolongation de la journée de travail. On peut faire travailler plus longtemps des ouvriers à des machines nouvelles pour profiter de l'écart entre son coût de production et le prix de production pour en tirer un surprofit jusqu'à la généralisation de l'emploi des dites machines, provoquant le rééquilibrage du prix de marché autour du prix de production (péréquation du taux de profit entre les branches de la production industrielle).

Mais on peut prolonger la journée de travail parce que de la main d'œuvre bon marché permet de continuer à produire avec les anciennes méthodes au nouveau prix de production. Ou encore on est obligé de la rallonger parce que le capital monétaire nécessaire pour investir dans les nouvelles machines fait défaut.

En dernier, dans les mauvais moments du cycle économique, moins on produit et plus grande doit être la quantité de plus-value, absolue aussi bien que relative,

contenue dans les marchandises mises en vente afin que le capital anticipé puisse être valorisé.

Dans ce contexte la limitation légale de la durée de la journée de travail, sans changer les règles du jeu, oblige les joueurs à miser davantage sur la baisse du coût de production et accélère grandement la course à l'innovation technologique. L'Etat bourgeois, ne pouvant que constater les dégradations de la condition ouvrière, était obligé d'intervenir pour garantir les conditions sociales de l'accumulation du capital contre l'aveuglement de certains patrons occupés à se faire concurrence entre eux à coups de rallonges de la journée de travail.

Il se comporte en capitaliste collectif : il intervient directement dans l'économie de la société civile, dont il est l'émanation politique et juridique, pour la préserver. Ce faisant, il se reconnaît comme tel en tant qu'Etat moderne.

Cela implique que son pouvoir judiciaire/militaire soit suffisamment développé et centralisé pour s'imposer comme volonté collective ; que matériellement son corps de fonctionnaires soit stable et relativement indépendant des classes sociales.

La résistance ouvrière contre l'exploitation produit le même effet que la limitation légale de la durée de la journée de travail : elle accélère l'introduction de machines qui transforment le procès de travail et brisent le pouvoir des ouvriers fondé sur leur savoir-faire, qui remplacent les ouvriers dans leurs mansions.

C'est la fin de la coopération simple, il ne suffit plus de réunir dans un même endroit des travailleurs effectuant la même tâche. On introduit une coopération fondée sur l'exécution simultanée de tâches s'intégrant l'une à l'autre, on jette les bases pour l'augmentation de l'intensité du travail permettant de suppléer à l'extension de la durée de la journée de travail. Sans la limitation de celle-ci on n'aurait pas pu intensifier l'exploitation de la force de travail sans augmenter en même temps le coût de sa reproduction de manière insupportable pour le capital social.

De ce fait la loi, à l'instar des machines, participe à l'augmentation de la productivité du travail.

Avec la transformation de la manufacture en grande industrie, les producteurs indépendants et les petits capitalistes qui ne peuvent pas augmenter leur capital pour atteindre le seuil critique leur permettant de produire des marchandises sans gaspiller du temps de travail social sont condamnés à disparaître.

Avec la composition de valeur du capital, c'est la composition de classe de la bourgeoisie et du prolétariat qui change, donc leur expression politique respective.

Mais cette révolution de valeur du capital est à son tour le résultat - donc le présumé - de l'extension du marché des marchandises modernes - celles qui contiennent de la plus-value - à d'autres aires géographiques, de la création de nouveaux marchés nationaux à l'intérieur desquels les classes et les demi-classes

se réorientent en fonction de leurs intérêts économiques qui ont reçu une forme achevée.

La même révolution de valeur du capital implique l'accélération de sa circulation, aussi bien sous forme d'argent que sous forme de marchandises. D'où la prolifération de couches sociales employées à cet effet : celles qu'on retrouve à présent comme salariés qui ne produisent ni de valeur ni de plus-value mais qui sont indispensables à la réalisation de celle-ci parce qu'ils réduisent les frais de circulation du capital social.

Chaque capitaliste est obligé de traduire la valeur de son capital anticipé avec sa plus-value en une masse toujours croissante de valeurs d'usage. C'est la seule façon pour lui de rester concurrentiel et de pallier, en diminuant la valeur de la force de travail employée pour augmenter le surtravail, à la réglementation de la durée de la journée de travail.

Mais une machine peut être introduite dans le procès de travail uniquement si elle coûte moins chère que les forces de travail qu'elle remplace. Si la valeur de la force de travail diminue - ce qui constitue le fondement de l'extorsion de plus-value relative - la valeur de la machine doit baisser encore plus rapidement, ou bien elle doit remplacer une masse grandissante d'ouvriers. En tout cas, chaque nouvel investissement doit se traduire en valeur partagée par le plus grand nombre possible de machines entraînant une énorme augmentation de la production de valeurs d'usage. Dans ces conditions la diminution de valeur de la force de travail a pu se traduire en augmentation des biens de consommation représentant le salaire. A un point tel que les luttes économiques du prolétariat se sont heurtées et se heurtent à une avalanche de marchandises et que les organisations de défense des ouvriers ont pu être cooptées par le capital à la gestion d'une partie du salaire - la partie indirecte - et de la plus-value sociale.

L'accélération de la course à l'augmentation de la productivité du travail a nécessité le recours systématique à la science et son intégration à la production (science appliquée au travail = technologie). Intégré à la science, le travail acquiert sa véritable puissance sociale, la véritable puissance sociale du capital qui soumet à sa valorisation les fruits de l'intellect collectif après avoir soumis le travail manuel.

Le capital se manifeste toujours davantage comme une puissance sociale - dont le capitaliste est l'agent - ayant perdu désormais tout rapport proportionnel avec ce que le travail d'un simple individu peut produire.

La soumission de l'intellect social à la valorisation sanctionne en même temps sa séparation de la production directe et des producteurs : le procès de travail décomposé et recomposé scientifiquement échappe entièrement à la compréhension des prolétaires rendant impossible toute tentative de contrôle ouvrier économique et toute perspective de prise pacifique du pouvoir politique.

Dans l'organisation scientifique du travail, productif est l'ouvrier global, produit des fonctions parcellisées de chaque ouvrier individuel. Parmi celles-ci, le savoir

devient fonction d'une classe ouvrière supérieure, vendeuse de force de travail intellectuelle, intervenant dans le procès de valorisation aux côtés de la force de travail manuelle.

Voilà ce qui implique et présuppose la différence entre plus-value absolue et plus-value relative.

## II. Texte

A ce stade Marx - avant d'examiner de près comment du matériel humain est incorporé à l'organisme objectif qu'est la fabrique - analyse certains effets de la révolution du moyen de travail sur l'ouvrier.

La première conséquence est l'appropriation de forces de travail supplémentaires par le capital : le travail des femmes et des enfants.

*"Dans la mesure où la machinerie rend superflue la force musculaire, elle devient un moyen d'employer des travailleurs sans grande force musculaire, ou dont le développement corporel n'est pas arrivé à maturité, mais qui ont les membres plus souples. Les premiers mots de l'emploi capitaliste de la machinerie furent donc pour le travail des femmes et des enfants !"*

(Id. p.443)

La base technique de la grande industrie est, à présent, suffisamment large pour pouvoir accroître aussi le degré d'exploitation.

Le MPC libère, en s'approfondissant, des masses immenses d'êtres humains depuis les secteurs précapitalistes. Sans distinction d'âge et de sexe, ils sont absorbés progressivement par les ateliers, d'abord, par les fabriques ensuite. La dévalorisation de la force de travail, provoquée par l'exode vers les cathédrales de la production capitaliste, se traduit en une réduction du temps d'apprentissage (la machine accomplissant l'acte de travail complexe) et en une plus grande concurrence entre des ouvriers toujours plus nombreux. En outre, puisque tous les membres, ou presque, de la famille travaillent, l'ouvrier "chef de famille" - mâle et adulte - dont le salaire servait à la reproduction de tout le noyau familial, sera payé pour sa seule reconstitution.

*"En jetant les membres de la famille ouvrière sur le marché du travail, la machinerie répartit la valeur de la force de travail de l'homme sur toute sa famille. Elle dévalue par conséquent sa force de travail."*

(Id. p.444)

Les machines révolutionnent la médiation formelle du rapport capitaliste, c'est-à-dire le contrat entre l'ouvrier et le capitaliste en qualité de personnes libres.

*"Autrefois le travailleur vendait une force de travail, la sienne, dont, en tant que personne formellement libre, il disposait. Il vend maintenant femme et enfant. Il devient marchand d'esclaves."*

(Id. p.445)

A travers la nouvelle responsabilité de la vente de la force de travail de ses "subalternes" dans la hiérarchie familiale patriarcale, le despotisme de l'ouvrier "chef de famille" s'accroît. Sous cet angle aussi, le capital crée des obligations ultérieures et renforce la discrimination sexuelle au lieu de libérer l'homme des avatars des sociétés du passé. La réalité actuelle n'a pas démenti la théorie communiste. Le travail des enfants est toujours très diffus, en particulier à la périphérie du monde capitaliste. Le travail féminin s'accroît constamment mais sans libérer la femme du travail ménager et du pouvoir patriarcal.

La dévalorisation de la force de travail, c'est-à-dire son exploitation accrue, est plus que jamais le fondement de l'atrophie morale, de la désolation intellectuelle et de la détérioration physique de la classe ouvrière mondiale.

*"Par l'adjonction massive d'une majorité d'enfants et de femmes dans la combinaison du personnel ouvrier, la machinerie brise enfin la résistance que l'ouvrier homme opposait encore dans la manufacture au despotisme du capital."*

(Id. p.452)

La deuxième conséquence est la prolongation de la journée de travail.

*"Si la machinerie est le moyen le plus puissant pour accroître la productivité du travail, c'est-à-dire réduire le temps de travail nécessaire à la production d'une marchandise, elle devient, en tant que porteur du capital, et d'abord dans les industries qu'elle affecte directement, le moyen le plus puissant pour prolonger la journée de travail au-delà de toute limite naturelle. D'un côté, elle crée de nouvelles conditions qui permettent au capital de donner libre cours à sa tendance constante et, d'autre part, elle fournit de nouvelles raisons d'aiguiser sa fringale de travail d'autrui.*

*(...) En tant que capital, et parce que capital, l'automate a en la personne du capitaliste une conscience et une volonté, il est par conséquent instinctivement animé du besoin de réduire par la force à son minimum la limite naturelle de la résistance humaine, qui est pourtant élastique.*

*Cette limite minimale est de toute façon diminuée par l'apparente facilité du travail à la machine et l'élément plus docile et plus souple que constituent les femmes et les enfants."*

(Id. pp.452-453)

Loin d'améliorer la vie et le travail de l'ouvrier, les machines, incarnant la soif de survaleur du capital, poussent au paroxysme l'adaptabilité génétique de l'homme et forge les conditions objectives pour le dépassement des limites naturelles de la journée de travail.

L'élimination des temps morts de la production et l'extension de la journée de travail sont vitales parce que

*"Plus sa période [de la machinerie] de fonctionnement est longue, plus la masse de produits sur laquelle se répartit la valeur qu'elle leur ajoute est grande, et plus la portion de valeur qu'elle ajoute à chaque marchandise est petite. Or la période de vie active de la machinerie est apparemment déterminée par la longueur de la journée de travail ou par la durée du procès de travail quotidien, multipliée par le nombre de jours où celui-ci se répète. "*

(Id. p.453)

Plus le transfert de valeur de la machine à la marchandise est petit, plus son usure est réduite donc plus sa durée de fonctionnement est longue et plus grands seront la productivité et l'intérêt capitaliste pour son introduction dans le procès de travail. L'usure est fonction du temps d'inactivité de la machine. Si un moyen de travail est moins actif qu'un autre identique, il faudra plus de temps pour l'amortir. D'ici la tendance à réduire les pauses des machines : la journée de travail s'allonge.

*"L'usure matérielle de la machine est double. Elle résulte d'un côté de l'utilisation de la machine, de la même façon que des pièces de monnaie s'usent dans leur circulation, mais aussi d'autre part de sa non utilisation, de la même façon qu'une épée inemployée rouille dans son fourreau. C'est sa consommation par les éléments. Le premier type d'usure est en rapport plus ou moins directe avec l'utilisation de la machine, l'autre, dans une certaine mesure, est en raison inverse de celle-ci.*

*Mais la machine est également sujette, outre l'usure matérielle, à ce que l'on pourrait appeler l'usure morale. Elle perd de la valeur d'échange dans la mesure où des machines de même construction peuvent être reproduites à meilleur marché, et où de meilleures machines viennent lui faire concurrence. (...) Elle s'en trouve par conséquent plus ou moins dévaluée. Plus la période où sa valeur globale est reproduite est courte, moins le danger de son usure morale est grand ; et plus la journée de travail est longue, plus cette période est courte."*

(Id. p.454)

Quand l'introduction de la nouvelle machine n'est pas encore généralisée à la totalité du secteur intéressé, l'impulsion à la prolongation de la journée de travail est très aiguë car une compétition s'engage pour l'acheter meilleur marché. Dans les nouvelles conditions de production,

*"Avec le prolongement de la journée de travail, l'échelle de la production s'élargit, cependant que la partie du capital dépensée en machinerie et bâtiments demeure inchangée. Non seulement, donc, la survalueur s'accroît mais les dépenses nécessaires à l'extorsion de celle-ci diminuent. (...)*

*La machine produit de la survalueur relative, non seulement en dévalorisant directement le force de travail et en la rendant indirectement meilleur marché par la baisse des prix des marchandises qui entrent dans sa reproduction, mais aussi en transformant, dès qu'elle est introduite sporadiquement, le travail employé par le possesseur de machine en travail potentialisé, en élevant la valeur sociale du produit des machines au-dessus de sa valeur individuelle, et en permet tant ainsi au capitaliste de remplacer par une moindre part de valeur du produit quotidien la valeur quotidienne de la force de travail. Pendant cette période de transition, où l'emploi des machines reste une sorte de monopole, les gains sont donc extraordinaires, et le capitaliste cherche à exploiter le plus radicalement possible "cette première saison d'amour" par la plus grande prolongation possible de la journée de travail. (...)*

*Avec la généralisation de la machinerie au sein d'une même branche de production, la valeur sociale du produit de la machine descend à sa valeur individuelle en même temps que s'impose la loi qui veut que la survalueur ne provienne pas des forces de travail que le capitaliste a remplacées par la machine, mais à l'inverse des forces de travail qu'il y emploie. "*

(Id. pp.455-456)

L'adoption de machines se généralisant, la productivité supérieure du premier utilisateur disparaît et les différents capitaux individuels se retrouvent à un égal taux de survalueur. On revient à la situation où la quantité de survalueur extorquée est directement proportionnelle à la quantité d'ouvriers employés simultanément, puisque la survalueur naît uniquement de la partie variable du capital.

*"Le nombre d'ouvriers employés simultanément dépend pour sa part du rapport entre la partie variable du capital et sa partie constante."*

(Id. p.457)

La grande industrie mécanisée étend le surtravail au dépend du travail nécessaire à travers l'augmentation de la force productive du travail. Elle atteint ce résultat seulement en diminuant le nombre d'ouvriers employés par un même capital. Une portion du capital variable est investie en machines, c'est-à-dire en capital constant qui ne produit point de survalueur.

*"Il est impossible, par exemple, d'extraire autant de survalueur de deux ouvriers que de 24. Si chacun des 24 ouvriers ne fournit, sur 12 heures, qu'une heure de surtravail, ils fournissent ensemble 24 heures de surtravail, alors que le travail*

*global des deux ouvriers n'est que de 24 heures. Il y a donc dans l'utilisation de la machinerie pour la production de survaleur une contradiction immanente, dans la mesure où, des deux facteurs de la survaleur que fournit un capital d'une grandeur donnée, elle n'augmente le premier - le taux de survaleur - que parce qu'elle diminue l'autre - le nombre d'ouvriers."*

(Id. p.457)

La contradiction immanente limite, de façon souterraine, l'installation de nouvelles machines ; mais surtout elle pousse

*"... à prolonger la journée de travail avec la pire des violences, de façon à compenser la diminution du nombre proportionnel d'ouvriers exploités, en augmentant non seulement le surtravail relatif, mais aussi le surtravail absolu."*

(Id. p.457)

La survaleur relative n'exclut pas nécessairement la survaleur absolue. Les deux formes d'extorsion de la survaleur coexistent et se complètent dans la phase de la soumission réelle du travail au capital - Mp spécifiquement C - même si elles se succèdent historiquement. La survaleur absolue - que les apologistes disaient morte et dépassée - se porte au contraire très bien. Le MPC tend de façon permanente à rallonger la journée de travail, ce quelle que soit la phase de sa domination. Comme Marx affirme dans le troisième livre du Capital :

"La journée de travail prolongée est un produit de l'industrie moderne".

*"Nous avons supposé jusqu'à présent que la journée de travail a des limites données. Pourtant elle n'a, en soi, aucune limite constante. C'est le capital qui constamment s'efforce de l'allonger..."*

(Marx - "Salaire, prix et plus-value, Gallimard, p.523)

*"Si donc l'utilisation capitaliste de la machinerie crée d'un côté de nouvelles raisons très fortes pour un allongement démesuré de la journée de travail et bouleverse la modalité même du travail et le caractère du corps social qui l'effectue, d'une manière qui brise sa résistance à cette tendance, elle produit par ailleurs, en embauchant des couches de la classe ouvrière autrefois inaccessibles au capital et en dégagant des ouvriers supplantés par la machine, une population ouvrière superflue à qui le capital pourra dicter sa loi. D'où ce phénomène remarquable dans l'histoire de l'industrie moderne : c'est la machine qui fiche en l'air toutes les limites morales et naturelles de la journée de travail. D'où aussi ce paradoxe économique, que le plus puissant moyen de réduction du temps de travail devienne le moyen le plus infallible pour transformer le temps de vie de l'ouvrier et de sa famille en temps de travail disponible pour la valorisation du capital."*

(Marx - " Le Capital" Livre I, E.S., pp.457-458)

La troisième conséquence est l'intensification du travail.

*"La prolongation démesurée de la journée de travail que produit la machinerie entre les mains du capital finit par entraîner, comme nous l'avons vu, une réaction de la société menacée dans ses fondements vitaux, réaction qui aboutit elle-même à une limitation de la journée de travail normale, fixée par la loi. Il se développe alors sur cette base un phénomène que nous avons déjà rencontré auparavant et qui prend désormais une importance décisive : l'intensification du travail.*

(Id. p.459)

L'intensification du travail correspond à la phase de soumission réelle du travail au capital puisqu'elle est rendue possible par le progrès du système mécanisé. La simplification et la répétition des tâches, dans l'industrie mécanisée, poussent spontanément l'ouvrier à travailler plus rapidement. C'est le fondement de la transformation intensive du travail. Jusqu'à un certain point extension et intensité grandissent ensemble, mais

*" ... on arrive nécessairement à un point nodal où l'extension de la journée de travail et l'intensité du travail sont exclusives l'une de l'autre, si bien que la prolongation de la journée de travail ne demeure supportable qu'avec un moindre degré d'intensité du travail, et inversement un degré d'intensité plus élevé avec un raccourcissement de la journée de travail. "*

(Id. p.459)

Historiquement, dès que la classe ouvrière bloqua l'extension de la journée de travail

*" ... le capital se jette délibérément et de toutes ses forces sur la production de survalueur relative, par le moyen d'un développement accéléré du système des machines. "*

(Id. p.460)

A la croissance de la force productive du travail provenant de l'introduction des machines s'ajoute

*"... une tension accrue de la force de travail et une occupation plus intense des trous dans le temps de travail, c'est-à-dire une condensation du travail, tout cela à un degré que l'on ne peut atteindre que dans le cas d'une journée de travail raccourcie."*

(Id. p.460)

En d'autres termes on fournit une quantité de travail supérieure dans l'unité de temps. Si avant 1 heure de travail était égale à elle-même, à présent 1 heure de travail équivaut, par exemple, à 1 heure 30 min. précédente ; la masse de survalueur produite pendant l'heure intensifiée équivaut à celle produite pendant 1 heure et demie.

*"Le premier effet de la journée de travail raccourcie repose sur cette loi évidente que l'efficacité de la force de travail est inversement proportionnelle à son temps d'action."*

(Id. p.461)

Si les machines permettent de dévaloriser la force de travail, sa valeur peut rester inaltérée si, la journée de travail étant réduite, la consommation de force de travail augmente en mesure correspondant au décrétement de valeur provoquée par l'introduction des moyens de travail perfectionnés. Si la réduction de la journée de travail est

*"... la condition subjective de la condensation du travail, à savoir la capacité de l'ouvrier à dégager davantage de force dans un temps donné, la machine devient, entre les mains du capitaliste, le moyen objectif qu'il utilise systématiquement pour extorquer davantage de travail dans le même temps. Cela s'effectue de deux façons : par une augmentation de la vitesse des machines et par une extension du volume de machinerie surveillé par un même ouvrier ou du champ de travail de celui-ci."*

(Id. p.462)

Les rythmes du travail et la dépendance du système des machines s'accroissent suivant la réduction de la journée de travail et l'approfondissement de la soumission du travail au capital par le progrès technique et la science. L'allègement des conditions de travail, à travers le développement de la force mécanique, s'accouple nécessairement avec l'accroissement des cadences et un investissement nerveux supérieur de la force de travail. Le vieux dicton prolétarien est toujours valable : "Ce que le patron donne d'une main, il le reprend de l'autre".

*"Il n'y a pas le moindre doute que la tendance du capital, une fois que la prolongation de la journée de travail lui est définitivement interdite par la loi, à trouver son bien dans une augmentation systématique du degré d'intensité du travail et à transformer toute amélioration de la machinerie en un moyen de plus grande exploitation de la force de travail, le conduira bientôt et*

*nécessairement à un nouveau tournant où une nouvelle diminution des heures de travail deviendra inévitable."*

(Id. pp.468-469)

Si le bouleversement des moyens de travail dans le MPC représente une intensité toujours plus grande du travail, inévitablement il comporte aussi un décretement du temps de travail. Vue sous cet angle, la diminution de la journée de travail ne constitue pas une amélioration de la condition ouvrière - résultat positif de l'innovation technologique et scientifique - mais l'ajustement nécessaire du lien extension/intensité du travail en relation avec la base technique changée de la production.

On peut parler d'amélioration de la condition ouvrière seulement quand la bataille pour la réduction de la journée de travail et la lutte pour la stabilité des rythmes et des mansions sont menées simultanément victorieusement.

Le marchandage autour de la redéfinition du temps de travail hebdomadaire en échange d'une flexibilité des cadences et des tâches ainsi que d'une mobilité accrues, c'est de la politique capitaliste pure et simple qui n'améliore ni ne défend la vie et le cadre de travail de l'ouvrier. D'autre part, parallèlement à la mise en œuvre de la division du travail dans la fabrique automatisée - la distribution des ouvriers parmi les machines spécialisées - la défense ouvrière, la lutte économique, devient plus difficile, épisodique, avec des résultats éphémères puisque la possibilité du contrôle du procès de travail par les ouvriers a été anéantie.

Dans le sous-chapitre consacré à la fabrique, Marx dissèque le rapport de travail dans la forme la plus mûre de la fabrique capitaliste : la fabrique automatique.

*"La hiérarchie des ouvriers spécialisés qui la [la manufacture] caractérise est donc remplacée dans la fabrique automatique par la tendance à l'égalisation, au nivellement des tâches que les auxiliaires affectés à la machinerie ont à exécuter."*

(Id. p.471)

Les différences liées au métier sont éliminées et restent uniquement les variations naturelles dues à l'âge et au sexe.

L'extrême articulation entre les groupes de producteurs est réduite à la coopération simple entre ouvriers.

*"Le groupe articulé de la manufacture est remplacé par le lien qui unit l'ouvrier principal et quelques auxiliaires. La séparation essentielle s'effectue entre les ouvriers qui sont vraiment employés aux machines-outils (s'y ajoutent quelques ouvriers pour la surveillance ou l'alimentation de la machine motrice) et les*

*simples manœuvres (presque exclusivement des enfants) qui assistent ces ouvriers employés aux machines.*

*(...) A côté de ces classe principales prend place un personnel numériquement insignifiant, chargé du contrôle de l'ensemble de la machinerie et de sa réparation constante, ingénieurs, mécaniciens, menuisiers, etc. C'est une classe supérieure d'ouvriers, ayant les uns une formation scientifique, les autres une formation artisanale, et ils se situent hors du cercle des ouvriers de fabrique auxquels ils ne sont qu'agrégés. Cette division du travail est purement technique.*

(Id. pp.471-472)

L'actualité de ce tableau de la composition technique de la classe ouvrière est entière. Le développement de la grande industrie le confirme pleinement. La classe ouvrière supérieure se confond souvent avec les couches moyennes salariées dont elle partage le niveau d'instruction et parfois la "richesse" et la "responsabilité" technique.

Les délires modernistes sur le crépuscule ou la mort de la classe ouvrière se fondent sur la contemplation idéologique des "transformations" de la classe moyenne supérieure et des couches moyennes improductives. Nous, au contraire, nous continuons à penser et nous nous efforçons de démontrer que le cœur de la société du capital reste la classe ouvrière de fabrique divisée techniquement en ouvriers qualifiés réellement employés aux machines-outils et en ouvriers simples préposés aux machines.

Dans le rapport ouvrier/machine, l'interchangeabilité des places et des fonctions s'accroît sans qu'il en dérive une interruption du procès de travail.

*"Enfin, la rapidité avec laquelle on apprend à travailler sur la machine quand on est jeune élimine également la nécessité de recourir à une classe particulière d'ouvriers pour en faire exclusivement des ouvriers employés aux machines. Quant aux services fournis par les simples manœuvres, ils peuvent dans la fabrique soit être remplacés par des machines, soit, en raison de leur totale simplicité, donner lieu à un changement rapide et constant des personnes chargées de ce dur labeur."*

(Id. pp.472-473)

La précarité générale de l'ouvrier dans le procès de travail complète son absolue dépendance du système de fabrique, donc du capitaliste. En outre les frais nécessaires à la reproduction de l'ouvrier diminuent considérablement.

*"Dans la manufacture et dans l'artisanat, l'ouvrier se sert de l'outil, dans la fabrique il sert la machine. Dans le premier cas, c'est de lui que procède le mouvement du moyen de travail ; dans le second, il doit suivre le mouvement du moyen de travail. Dans la manufacture, les ouvriers sont les membres d'un*

*organisme vivant. Dans la fabrique, il existe, indépendamment d'eux, un mécanisme mort auxquels on les incorpore comme des appendices vivants.(...) Tout en agressant à l'extrême le système nerveux, le travail sur les machines bloque le jeu complexe des muscles et confisque toute liberté d'action du corps et de l'esprit. Même l'allègement du travail se transforme en moyen de torture, dans la mesure où la machine ne libère pas l'ouvrier du travail, mais ôte au travail son contenu.(...)*

*C'est pendant le procès même de travail que le moyen de travail, du fait de sa transformation en automate, se pose face au travailleur comme capital, comme travail mort qui domine et aspire la force vivante du travail."*

(Id. pp.474-475)

Même techniquement les machines sont l'expression du processus de valorisation du capital. Elles servent à la production de valeurs d'usage seulement dans la mesure où elles permettent une croissante extorsion de survaleur. La science et la technique sont directement incorporées au capital ; elles deviennent science et technique du capital, c'est-à-dire des pouvoirs du capital sur le travail. Les puissances intellectuelles se scindent du travail manuel et s'y opposent comme capital contre le travail.

*"La dextérité et la minutie du travailleur sur machine vidé de sa substance en tant qu'individu, disparaissent tel un minuscule accessoire devant la science, devant les énormes forces naturelles et le travail social de masse, dont le système des machines est l'incarnation et qui fondent avec lui la puissance du "maître"."*

(Id. p475)

Science, nature et socialité résumées dans les machines constituent la base matérielle du MP spécifiquement C. La révolution communiste devra briser le système des "machines du patron" pour détruire le pouvoir de celui-ci. Elle doit attaquer la science du capital, la nature du capital et la coopération capitaliste. La révolution politique prolétarienne a une âme sociale.

La fabrique capitaliste crée

*"... une véritable discipline militaire qui devient [son] régime général (...) et achève le développement de ce travail de surveillance (...) achève en même temps la division des ouvriers en travailleurs manuels et en surveillants du travail, en fantassins communs et en sous-officiers d'industrie."*

(Id. p.475)

Tout code de fabrique, même s'il apparaît être une atténuation de l'autocratie du patron, n'est que la caricature capitaliste de la régulation sociale du procès de travail

*"... devenue nécessaire avec la coopération à grande échelle et l'utilisation de moyens de travail communs, notamment de la machinerie. Le fouet du négrier est remplacé par le cahier de punitions du surveillant."*

(Id. p.476)

La démocratie politique formelle de la société civile trouve son propre contenu dans le commandement capitaliste de fabrique.

Dissoudre la communauté illusoire du capital signifie se débarrasser de la démocratie politique et sociale bourgeoise. Le prolétariat constitué en parti communiste se dote du levier dictatorial nécessaire pour transformer le procès de travail à l'image de la communauté humaine du communisme. Le prolétariat, seule classe du MPC capable d'assumer le futur de l'espèce, lutte en permanence contre le rapport capitaliste de production en partant des contradictions incurables engendrées par celui-ci. La lutte ouvrière est née avec le capital comme critique pratique - en acte - du mode de production des marchandises.

Elle distille le programme de la société libérée de la survaleur, le programme communiste, incarné jusqu'à présent sans solution de continuité par le parti communiste dans sa large acception historique.

Suivons maintenant le développement de la lutte entre l'ouvrier et la machine

*"La lutte entre le capitaliste et le travailleur salarié commence avec l'existence du rapport capitaliste proprement dit. Elle se déchaîne sans interruption pendant toute la période de la manufacture. Mais c'est seulement depuis l'introduction de la machinerie que l'ouvrier combat le moyen de travail lui-même, le mode d'existence matériel du capital.*

*Il se révolte contre cette forme déterminée de moyen de production, en tant qu'elle est le fondement matériel du mode de production capitaliste."*

(Id. p.479)

La lutte ouvrière permanente contre le capital "change d'adversaire" avec le passage à la soumission réelle du travail au capital. Hier l'affrontement avait lieu contre des hommes représentant le MPC.

Aujourd'hui, la bataille est livrée contre l'usage capitaliste des machines qui constituent l'ossature de la société classiste. L'incapacité de discerner entre le moyen de travail et sa finalité a été historiquement un signe d'immaturité du mouvement ouvrier (Luddisme).

*"Il faut du temps et de l'expérience avant que l'ouvrier apprenne à distinguer la machinerie de son utilisation capitaliste, et donc à transférer ses attaques du moyen matériel de production lui-même, à la forme sociale d'exploitation de celui-ci."*

(Id. p.481)

La lutte contre la machine est, pour l'ouvrier, une lutte pour sa vie.

*"En tant que machine, le moyen devient immédiatement le concurrent de l'ouvrier lui-même. (...)*

*Dès que le guidage de l'outil échoit à la machine, la valeur d'échange de la force de travail s'éteint en même temps que sa valeur d'usage. Le travailleur devient invendable, comme un papier-monnaie qui n'a plus cours. La partie de la classe ouvrière que la machinerie transforme ainsi en population superflue, c'est-à-dire en population qui n'est plus désormais nécessaire à la valorisation du capital, périt d'une part dans la lutte inégale de la vieille entreprise de type artisanal ou manufacturier contre celle qui utilise les machines, et inonde, d'autre part, toutes les branches d'industrie plus facilement accessibles, submerge le marché du travail et fait tomber, par conséquent, en dessous de sa valeur le prix de la force de travail. (...) La où la machine s'empare progressivement d'un champ de production, elle produit une misère chronique dans la couche de travailleurs qui sont en concurrence avec elle. (...)*

*La configuration autonome et rendue étrangère à l'ouvrier que le mode de production capitaliste donne d'une façon générale aux conditions de travail et au produit du travail face au travailleur se développe donc avec la machinerie en une opposition parfaite. (...)*

*Le moyen de travail écrase l'ouvrier."*

(Id. pp.482-483-484)

*"Le capital la proclame [la machinerie] bien haut et la manipule tendanciellement comme une puissance ennemie du salarié. Elle devient l'arme de guerre la plus puissante pour écraser les soulèvements ouvriers périodiques, les grèves, etc. déclenchées contre l'autocratie du capital. "*

(Id. p.488)

La bourgeoisie, au contraire, soutenait la théorie de la compensation par rapport aux ouvriers supplantés par les machines pour en démontrer l'innocuité. Cette théorie soutenait que

*"... toute machinerie qui met à l'écart des ouvriers libère toujours en même temps et nécessairement un capital adéquat pour l'emploi de ces mêmes ouvriers. "*

(Id. p.491)

Cette thèse est soutenue, aujourd'hui aussi, par de nombreux économistes ennemis qui parlent de "modernisation", d'"automation" et de "nouvelle technologie" en promettant infailliblement la pleine occupation et la résorption de la misère. Notre mouvement leur a déjà répondu : le capital anticipé étant déterminé, tout transvasement de capital variable en capital constant lie du capital sous une forme telle qu'il cesse de se transformer en force de travail. Mais, objectent les idéologues zélés du patron pour construire les nouvelles machines il faut davantage d'ouvriers. Notre réponse à cette objection fut, elle aussi tranchante : dans le meilleur de cas la construction des machines emploiera moins de travailleurs que leur utilisation n'en chasse, puisque la part de capital variable remplacée par de nouveaux moyens de travail représente maintenant :

*"1) la valeur des moyens de production nécessaires à sa fabrication [de la machinerie], 2) le salaire des mécaniciens qui la construisent, 3) la survaleur qui revient à leur "maître". En outre, une fois terminée, la machinerie n'a plus besoin, jusqu'à sa mort d'être renouvelée. Pour occuper en permanence le supplément de mécaniciens, il faut donc que les fabricants (...) les uns après les autres, refoulent les ouvriers en mettant des machines à leur place."*

(Id. p.492)

Le seul effet de l'introduction de la machinerie, c'est la "libération" de l'ouvrier de ses moyens de subsistance.

*"Ceux-ci [les moyens de subsistance] n'existaient donc pas pour eux [les ouvriers] comme capital, mais comme marchandises, et eux-mêmes existaient pour les marchandises non comme salariés mais comme acheteurs."*

(Id. p.493)

Il va de soi que la demande de ces marchandises décroît.

*"Une partie du capital qui produisait auparavant les moyens de subsistance nécessaires, est reproduite sous une autre forme."*

(Id. p.493)

*"... la machinerie ne jette pas des ouvriers sur le pavé uniquement dans la branche de production où elle est introduite mais aussi dans celles où elle n'est pas introduite."*

(Id. p.494)

Les ouvriers chassés par les machines peuvent être embauchés ailleurs - par exemple dans la production de machines - mais par le biais de capital additionnel et non pas à travers le capital initial cristallisé en machines dans une plus grande proportion.

En relation au capital global, le capital variable décroît continuellement. La quantité de biens produits demeurant constante, la somme totale du travail employé diminue.

*"... la machinerie en soi raccourcit le temps de travail alors qu'elle prolonge la journée de travail dans son utilisation capitaliste, (...) elle soulage le travail alors qu'elle accroît son intensité dans son utilisation capitaliste, (...) elle est en soi une victoire de l'homme sur les forces naturelles, alors que dans son utilisation capitaliste elle asservit l'homme par l'intermédiaire des forces naturelles, (...) en soi elle augmente la richesse du producteur alors qu'elle l'appauvrit dans son utilisation capitaliste..." (Id. p.495)*

L'utilisation capitaliste de la machinerie

*"...accroît la survalueur et en même temps la masse des produits dans lesquels elle est représentée, c'est-à-dire qu'en même temps que la substance que consomment la classe capitaliste et ses annexes, elle accroît ces couches de la société elle-même. Leur richesse croissante et le nombre décroissant à un rythme relativement constant d'ouvriers requis par la production des moyens de subsistance de première nécessité produisent en même temps que de nouveaux besoins de luxe, de nouveaux moyens pour les satisfaire. (...) La production de luxe s'accroît. (...)*

*Cette augmentation des moyens de production et de subsistance, qui va de pair avec une diminution relative du nombre d'ouvriers, pousse à une extension du travail dans les branches industrielles dont les produits, canaux, docks, tunnels, ponts, etc. ne porteront leurs fruits que dans un avenir plus lointain. (...) Cependant la place qu'ils prennent dans la production globale n'est guère importante, même dans les pays les plus développés. Le nombre d'ouvriers qu'ils emploient croît dans la mesure exacte où est reproduite la nécessité du travail manuel le plus fruste. Parmi les principales industries de cette espèce on peut ranger actuellement [1867] les usines à gaz, le télégraphe, la photographie, la navigation à vapeur et les chemins de fer. (...)*

*Enfin l'extraordinaire augmentation de la force productive dans les sphères de la grande industrie, accompagnée de cette exploitation accrue en intensité et en extension de la force de travail dans toutes les sphères de la production, permet d'employer de façon improductive une partie de plus en plus grande de la classe ouvrière et de reproduire ainsi, et ce dans des proportions de plus en plus massives, les anciens esclaves domestiques sous le nom de "classe servante", les valets, bonnes, laquais, etc."*

(Id. pp.499-500)

Le produit social du rayonnement des machines dans l'industrie est l'enflement des couches appendices de la bourgeoisie avec l'expansion de la production de luxe au détriment de celle de moyens de subsistance. Il se vérifie aussi une croissance relativement faible des infrastructures et la multiplication des emplois improductifs. Tous ces caractères, dépistés il y a plus d'un siècle par le parti communiste, sont encore massivement présents dans les aires capitalistes "avancées" d'aujourd'hui. Tous, ils gaspillent de la force productive sociale et cimentent autour du MPC d'amples stratifications de la société civile contre la classe exploitée qui, par ailleurs, croît plus lentement que les classes moyennes.

Marx affronte, après l'invalidation de la théorie de la compensation, la répulsion/attraction d'ouvriers que l'industrie mécanisée réalise au fur et à mesure qu'elle se développe. Ce à la lumière de la crise de l'industrie du coton de 1862-1863. Dans le sous-chapitre en question il s'attaque à la thèse selon laquelle

*"... même la fabrique fondée au départ sur l'exploitation des machines finit, après une période déterminée de croissance et une "transition" plus ou moins longue, par faire trimer plus d'ouvriers qu'elle n'en a jeté sur le pavé à l'origine. "*

(Id. p.502)

Marx reconnaît l'augmentation numérique absolue de la classe ouvrière, mais il en repère, en même temps, sa diminution relativement au capital global anticipé. Ensuite il définit les séquences du cycle du capital - activité moyenne, prospérité, surproduction, crise et stagnation - et il affirme que

*" L'insécurité et l'instabilité auxquelles l'utilisation des machines soumet l'emploi et par suite les conditions de vie de l'ouvrier, deviennent la norme avec cette alternance des périodes du cycle industriel. A l'exception des temps de prospérité, la lutte la plus violente fait rage entre les capitalistes qui veulent chacun leur part du marché. Cette part est directement proportionnelle au bas prix du produit. Outre la rivalité qui en résulte dans l'emploi des machines améliorées remplaçant la force de travail et de nouvelles méthodes de production, il arrive chaque fois un moment où l'on tente d'obtenir la réduction du prix de la marchandise en baissant brutalement le salaire en dessous de la valeur de la force de travail.*

*L'accroissement du nombre des ouvriers de fabrique est donc conditionné par un accroissement proportionnel beaucoup plus rapide du capital global investi dans les fabriques. Mais ce processus s'accomplit dans les limites des périodes de flux et de reflux du cycle industriel. Il est, de plus, sans cesse interrompu par le progrès technique qui tantôt remplace virtuellement des ouvriers, tantôt les refoule effectivement. Ce changement qualitatif dans l'exploitation mécanisée*

*rejette constamment des ouvriers hors de la fabrique ou ferme ses portes au flot des nouvelles recrues, alors que l'extension simplement quantitative des fabriques engloutit, outre ceux mis à la porte, des contingents neufs d'ouvriers. Ainsi les ouvriers sont-ils continuellement soumis à des forces de répulsion et d'attraction, balancés de part et d'autre, avec un changement constant du sexe, de l'âge et de la qualification des personnes enrôlées.*

(Id. pp.509-510)

Précarité et fluidité de l'occupation, pression constante sur le prix de la force de travail - surtout si, en cas de concurrence aguerrie, la variation qualitative du procès de travail n'a pas lieu - , voilà le vrai visage du MPC !

Examinons, à présent, la révolution que la grande industrie accomplit dans la manufacture, dans le métier artisanal et dans le travail à domicile, en d'autres termes le passage à la soumission réelle sur les modes de production précédents et sur les secteurs où la soumission du travail au capital est encore formelle.

*"a) Suppression de la coopération basée sur les métiers et la division du travail (...) Dans la mesure où il n'y a qu'une seule machine qui prend la place de la coopération ou de la manufacture, elle peut devenir elle-même à son tour la base d'une exploitation artisanale. Cependant, cette reproduction du mode d'exploitation artisanal basée sur la machinerie n'est qu'une transition vers le mode d'exploitation de la fabrique qui, en règle générale, fait son apparition chaque fois qu'une force d'actionnement mécanique, la vapeur ou l'eau, remplace la force musculaire humaine pour mettre la machine en mouvement."*

(Id. p.516)

La force motrice mécanique permet d'alimenter plusieurs machines-outils, elle fournit l'opportunité technique pour la transition de l'artisanat à la fabrique.

*"b) Répercussions du système de la fabrique sur la manufacture et le travail à domicile (...) Cette industrie à domicile dite "moderne" (...) s'est transformée aujourd'hui en département extérieur de la fabrique, de la manufacture ou du magasin."*

(Id. pp.517-518)

Le travail à domicile est soumis aux modes de production les plus développés en devenant, pour le compte de ceux-ci, le lieu de l'exploitation la plus effrontée. De façon analogue

*"L'exploitation de forces de travail bon marché et trop jeunes devient encore plus éhontée dans la manufacture moderne qu'elle ne l'est dans la fabrique proprement dite, parce que la base technique de la fabrique, le remplacement*

*de la force musculaire par des machines et la facilité du travail font en grande partie défaut à la manufacture ..."*

(Id. p.518)

Mais le MPC crée un prolétariat en "surnombre" trouvant son dernier refuge dans les formes de production arriérées. Elles survivent grâce à l'économie des moyens de production.

*"L'économie réalisée sur les moyens de production, qui n'est systématiquement menée à son terme que par l'emploi des machines, et qui est en même temps, d'emblée, le gaspillage le plus inconsidéré de force de travail, en même temps que le pillage des conditions normales du fonctionnement du travail, montre maintenant d'autant mieux son côté meurtrier et générateur d'antagonisme que la force de production sociale du travail et la base technique des procès de travail combinés sont moins développés dans une branche industrielle donnée."*

(Id. p.519)

Le rayonnement de nouveaux moyens de travail et de nouvelles conditions de la production est un autre caractère du MPC contradictoire mais compatible avec l'économie des moyens de production. Il s'agit d'un facteur d'expropriation des artisans et des ouvriers à domicile qui matérialise la tendance à la transformation en système de fabrique au sens propre des formes transitoires diverses et variées.

*"Quant aux formes intermédiaires entre la manufacture et le travail à domicile et quant au travail à domicile lui-même, (...) L'exploitation sans limite de forces de travail bon marché constitue en effet l'unique base de leur aptitude à être concurrentielles."*

(Id. p.534)

La sphère du travail à domicile survit aussi - de toute façon complètement irrégulière et totalement dépendante pour son matériau brut et ses commandes des caprices du capitaliste - à cause du caractère anarchique du marché opposé à la programmation et à la régularité de la production capitaliste ainsi qu'à la limitation légale de l'exploitation extensive de la force de travail. L'imprévisibilité du marché est à l'origine d'étranglements périodiques et/ou saisonniers de la production face à la demande qui peuvent être dépassés grâce en partie à "l'atelier extérieur" du travail à domicile.

La législation sur les fabriques (clauses sanitaires sur l'éducation) et son extension généralisée en Angleterre constituent le sujet du neuvième sous-chapitre.

*"Nous avons vu que la législation sur les fabriques, cette première réaction consciente et méthodique de la société à la configuration naturelle prise par son*

*procès de production, est un produit nécessaire de la grande industrie, au même titre que le fil de coton, les machines automatiques et le télégraphe." (Id. p.540)*

La première législation sur les fabriques en Angleterre est l'Acte de 1864. Il comprend :

- \* des clauses sanitaires extrêmement réduites
- \* des clauses concernant l'éducation et proclamant l'enseignement élémentaire condition obligatoire du travail.

*"Leur succès à d'abord démontré la possibilité d'associer l'enseignement et la gymnastique au travail manuel, donc également le travail manuel à l'enseignement et à la gymnastique. "*

(Id. pp.542-543)

S'appuyant sur ces clauses Marx esquisse le rapport éducation/production dans la future société affranchie de l'exploitation.

*"Comme on peut s'en convaincre dans le détail chez R. Owen, ce qui est en germe dans le système de la fabrique c'est l'éducation de l'avenir, qui associera pour tous les enfants au-delà d'un certain âge le travail productif à l'enseignement et à la gymnastique, et cela non seulement comme méthode pour élever la production sociale, mais encore comme l'unique méthode pour produire des hommes dont toutes les dimension soient développées."*

(Id. pp.543-544)

La seule méthode pour produire des hommes sociaux, en harmonie entre eux et avec la nature.

Le passage de l'atelier à la fabrique secrète le germe de l'éducation de l'avenir parce que

*"La grande industrie a déchiré le voile qui cachait aux hommes leur propre procès social de production et faisait des différentes branches de production qui s'étaient séparées naturellement autant d'énigmes mutuelles, y compris pour celui qui était initié à chaque branche. (...)*

*Les figures bigarrées, éparses et sclérosées du procès social de production se sont décomposées en applications méthodiques et conscientes des sciences naturelles, systématiquement séparées les unes des autres selon le rendement recherché. La technologie a également découvert les quelques grandes formes fondamentales du mouvement selon lesquelles, malgré toute la variété des instruments utilisés, tout action productive du corps humain procède nécessairement..."*

(Id. pp.546-547)

L'application directe de la science et de la technologie à la production - comme force productive du capital - socialise le savoir et éclaircit les mystères intrinsèques aux vieux métiers (mystère c'est la racine de métier).

*"L'industrie moderne ne considère et ne traite jamais la forme actuelle d'un procès de production comme si elle était définitive. C'est pourquoi sa base technique est révolutionnaire tandis que celle de tous les modes de production passés était essentiellement conservatrice."*

(Id.p.547)

Contrairement aux modes de production précédents le MPC développe sans trêve sa propre base technique - révolutionnaire - en la rendant transparente et en en diffusant la connaissance. Pour cela même il constitue les fondations du mode de production futur et de l'homme maître en communauté de ses conditions d'existence.

Inversement, dans le MP spécifiquement C, la forme capitaliste du procès de travail est conservatrice : elle reproduit l'ancienne division du travail avec ses particularités ossifiées. La contradiction absolue entre nature et forme du procès de production sociale induit la nécessité de la transformation du mode de production pour le rendre adéquat à son contenu révolutionnaire. Pour l'ouvrier, la contradiction se manifeste, d'un côté, comme fluidité de ses fonctions, mobilité physique, variation du travail et subversion continue des combinaisons sociales du procès de travail ; de l'autre côté comme élimination de toute sécurité des conditions de vie. La menace est constante de rendre superflu l'ouvrier en rendant superflue sa fonction partielle et de le priver de ses moyens de subsistance.

*"... cette contradiction se déchaînait dans l'immolation orgiaque ininterrompue de la classe ouvrière, dans la dilapidation démesurée des forces de travail et les ravages de l'anarchie sociale. (...)*

*Mais si le changement de travail ne s'impose plus désormais que comme une loi impérieuse de la nature, avec l'efficacité aveugle et destructrice d'une loi de la nature qui se heurte partout à des obstacles, en revanche, la grande industrie fait elle-même avec ses cataclysmes une question de vie ou de mort de la reconnaissance, comme loi universelle de la production sociale, des changements de travail, donc de la nécessité de la plus grande polyvalence possible pour l'ouvrier, et de l'adaptation de la situation à la réalisation normale de cette loi. La grande industrie fait du remplacement de cette monstruosité que représente une population ouvrière disponible et misérable, que le capital tient en réserve pour ses besoins d'exploitation changeants, par une disponibilité absolue de l'homme pour les exigences changeantes du travail, une question de vie ou de mort ; de même, du remplacement de l'individu partiel, simple support d'une fonction sociale de détail, par un individu*

*totalemment développé pour qui diverses fonctions sociales sont autant de modes d'activité qui prennent le relais les uns des autres."*

(Id. p.548)

La ductilité de la force de travail et la partialité, la marginalité de l'acte de travail sont les deux aspects contrastants du salarié. Ils se traduisent dans le conflit - permanent et insoluble dans le MPC - entre la tendance à une éducation technologique, théorique et pratique, complète - obtenue à travers l'inévitable conquête du pouvoir politique par le prolétariat - et l'économie des moyens de reproduction du prolétariat (dévalorisation de la force de travail) liée à sa croissante marginalisation dans le procès de travail. Les forces productives intellectuelles font face à la force productive ouvrière, manuelle.

La législation sur les fabriques touche aussi le travail à domicile et en particulier le travail des enfants. Celle-ci malgré la proclamation des droits des enfants (1866) se présente immédiatement comme une intervention contre le pouvoir parental, secouant par là l'ordre capitaliste dans un de ses piliers.

*"La violence des réalités a cependant obligé à reconnaître finalement que la grande industrie savait outre la base économique l'ancienne institution familiale et le travail familial concomitant, les anciens rapports familiaux eux-mêmes. (...)*

*Cependant ce n'est pas l'abus du pouvoir parental qui a créé l'exploitation directe ou indirecte par le capital de forces de travail encore trop jeunes, mais à l'inverse le mode d'exploitation capitaliste qui a fait du pouvoir parental, en abolissant la base économique qui lui correspondait, un abus de pouvoir. Or quelque effrayante et choquante qu'apparaisse la décomposition de l'ancienne institution familiale à l'intérieur du système capitaliste, la grande industrie n'en crée pas moins, en attribuant aux femmes, aux adolescents et aux enfants des deux sexes un rôle décisif dans des procès de production organisés socialement hors de la sphère domestique, la nouvelle base économique d'une forme supérieure de la famille et du rapport entre les sexes.*

*Naturellement il est tout aussi stupide de tenir pour absolue la forme chrétienne-germanique que la forme antique romaine ou grecque ou la forme orientale, qui constituent d'ailleurs entre elles toute une ligne de développement historique. De même il est évident que la composition du personnel ouvrier combiné à partir d'individus des deux sexes issus des tranches d'âge les plus variées, tout en étant une source empoisonnée de ruine et d'esclavage sous sa forme brutale naturelle, sous sa forme capitaliste, où c'est l'ouvrier qui existe pour le procès de production et non le procès de production pour l'ouvrier, ne peut à l'inverse, dans des circonstances propices, que se renverser en source bienfaisante du développement de l'humanité." (Id. pp.549-550)*

La base technique révolutionnaire du MPC contient le germe du dépassement des conditions sociales de la production et évoque continuellement la rupture

révolutionnaire des rapports de production capitalistes. Si les Lois sur les fabriques constituent une réelle amélioration de la condition ouvrière et une première cristallisation juridique du caractère progressiste de la base technique du MPC, pourquoi ont-elles été historiquement acceptées par le capital, bien qu'avec une résistance importante ?

*" La nécessité de généraliser la Loi sur les fabriques, de faire d'une loi d'exception destinée aux filatures et tissanderies, qui sont les premières formes concrètes de la mécanisation, une loi s'appliquant à toute la production sociale, provient, comme nous l'avons vu, du cours pris par le développement historique de la grande industrie : à l'arrière-plan de celle-ci, la figure traditionnelle de la manufacture, de l'artisanat et du travail à domicile est complètement bouleversée, la manufacture se renverse continuellement en fabrique, l'artisanat en manufacture, et enfin les sphères de l'artisanat et du travail à domicile prennent, dans un laps de temps dont la relative brièveté étonne, la forme de cavernes infernales où l'exploitation capitaliste donne libre cours à ses monstruosité les plus folles. Deux facteurs finalement sont déterminants : en premier lieu, l'expérience toujours répétée que le capital, à partir du moment où il ne tombe sous le contrôle de l'Etat qu'en certains points de la périphérie sociale, ne s'en dédommage que plus démesurément dans les autres points ; et, deuxième ment, le fait que les capitalistes eux-mêmes réclament à cor et à cri l'égalité des conditions de concurrence, c'est-à-dire les mêmes bornes à l'exploitation du travail."*

(Id. p.551)

A la nécessité objective de la législation sur les fabriques s'ajoutent, d'un côté, la possibilité de déplacer ailleurs les travaux "touchés" par le contrôle légal et, de l'autre, l'opportunité pour le capitaux individuels d'évoluer dans un cadre concurrentiel "égalitaire" sans avantages pour personne dans l'exploitation de la classe ouvrière.

*"Si la généralisation de la législation sur les fabriques est devenue inévitable comme moyen de protection physique et morale de la classe ouvrière, comme nous l'avons déjà suggéré, d'un autre côté, elle généralise et accélère la transformation de procès de travail dispersés et minuscules en procès de travail combinés à une grande échelle, à une échelle sociale, donc la concentration du capital et l'hégémonie du régime de fabrique. Elle détruit toutes les formes archaïques et les formes de transition derrière lesquelles se cache encore en partie la domination du capital, pour les remplacer par sa domination franche et directe. Elle généralise aussi par là même le combat direct contre cette domination. Tandis qu'elle impose dans les ateliers individuels l'uniformité, la régularité, l'ordre et l'économie, elle augmente par l'énorme élan que la limitation et la régulation de la journée de travail impriment à la technique,*

*l'anarchie et les catastrophes de la production capitaliste dans son ensemble, l'intensité du travail et la concurrence que la machinerie fait aux ouvriers. En même temps que la sphère de la petite entreprise et du travail à domicile elle anéantit les derniers refuges des ouvriers "surnuméraires" et par là même la soupape de sécurité qui fonctionnait jusqu'à présent pour tout le mécanisme social. En même temps que les conditions matérielles et la combinaison sociale du procès de production elle porte à maturité les contradictions et les antagonismes de sa forme capitaliste, et donc à la fois les éléments constitutifs d'une nouvelle société et les moments du bouleversement de l'ancienne."*

(Id. p.563)

La législation sur les fabriques est un fait capitaliste - il est vital pour l'organisation du procès de production dans l'usine des capitaux individuels - mais aussi révolutionnaire. En effet, en réalisant toujours davantage la soumission du travail au capital à l'échelle de toute la société, il augmente l'exploitation, par l'extorsion de la survaleur relative, et accentue le conflit non programmable, en dernière analyse, entre les capitaux individuels jusqu'à la catastrophe de la production capitaliste et à l'émergence, de ses cendres, d'une société nouvelle.

Le long de l'histoire du MPC, la "législation du travail" correspond à la réalisation de trois objectifs :

1.° la suppression ou l'encadrement de la lutte ouvrière contre la domination du capital

2.° la plus grande programmation possible de la production sociale

3. la plus grande élasticité possible des facteurs de la production réalisable dans le procès de travail immédiat.

- Eliminer la lutte des classes ;

- Rendre moins chaotique la production capitaliste ;

- Mitiger, fléchir conformément à l'anarchie génétique du MPC, le procès de travail rigide imposé au système des machines.

Voilà les commandements du capital, en 1864 comme aujourd'hui !

Le dernier sous-chapitre du XIII<sup>ème</sup> chapitre concerne la grande industrie et l'agriculture.

*"... la machinerie dans l'agriculture (...) agit de façon encore plus intense et sans le contrecoup de la "mise en surnombre " des ouvriers." (Id. pp.564-565)*

Le résultat particulier de l'adoption des machines dans le secteur agricole, c'est la diminution absolue de la population rurale.

*"C'est dans la sphère de l'agriculture que la grande industrie a l'effet le plus révolutionnaire, dans la mesure où elle anéantit ce bastion de l'ancienne société qu'est le "paysan" et lui substitue l'ouvrier salarié. Les besoins de bouleversement et les oppositions au sein de la société rurale sont ainsi alignés*

*sur ceux de la ville. Le mode d'exploitation le plus routinier et le plus irrationnel est remplacé par l'application technologique consciente de la science. Le mode de production capitaliste consomme la rupture du lien de parenté qui unissait initialement l'agriculture et la manufacture au stade infantile et non développé de l'une et de l'autre. Mais cette rupture crée en même temps les présupposés matériels d'une nouvelle synthèse à un niveau supérieur, de l'association de l'agriculture et de l'industrie sur la base des configurations propres qu'elles se sont élaborées en opposition l'une à l'autre. Avec la prépondérance toujours croissante de la population urbaine qu'elle entasse dans de grands centres, la production capitaliste amasse d'un côté la force motrice historique de la société et perturbe d'un autre côté le métabolisme entre l'homme et la terre, c'est-à-dire le retour au sol des composantes de celui-ci usées par l'homme sous forme de nourriture et de vêtements, donc l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol. Elle détruit par là même à la fois la santé physique des ouvriers des villes et la vie intellectuelle des ouvriers agricoles. Mais en détruisant les facteurs d'origine simplement naturelle de ce métabolisme, elle oblige en même temps à instituer systématiquement celui-ci en loi régulatrice de la production sociale, sous une forme adéquate au plein développement de l'homme. Dans l'agriculture comme dans la manufacture la mutation capitaliste du procès de production apparaît en même temps comme le martyrologe des producteurs, le moyen de travail apparaît comme le moyen d'assujettir, d'exploiter et d'appauvrir le travailleur, la combinaison sociale du procès de travail comme répression organisée de sa vitalité, de sa liberté, et de son autonomie d'individu. La dispersion des ouvriers agricoles sur de plus grandes surfaces brise en même temps leur force de résistance, tandis que la concentration accroît celle des ouvriers des villes. Comme dans l'industrie urbaine, l'augmentation de la force productive et le plus grand degré de fluidité du travail sont payés dans l'agriculture moderne au prix du délabrement et des maladies qui minent la force de travail proprement dite. Et tout progrès de l'agriculture capitaliste est non seulement un progrès dans l'art de piller le travailleur, mais aussi dans l'art de piller le sol ; tout progrès dans l'accroissement de sa fertilité pour un laps de temps donné est en même un progrès de la ruine des sources durables de cette fertilité. Plus un pays, comme par exemple les Etats-Unis d'Amérique, part de la grande industrie comme arrière-plan de son développement et plus ce processus de destruction est rapide. Si bien que la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du procès de production social qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur."*

(Id. pp.565-566-567)